

# LE PÈRE PEINARD



## Réflexes

HEBDOMADAIRES  
d'un

## GNIAFF

ABONNEMENTS  
FRANCE

Un an . . . . . 6 fr.  
Six mois . . . . . 3 fr.  
Trois mois . . . . . 1 fr. 50

BUREAUX: 4 bis, rue d'Orsel, Paris  
OUVERTS DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR  
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS  
EXTÉRIEUR

Un an . . . . . 8 fr.  
Six mois . . . . . 4 fr.  
Trois mois . . . . . 2 fr.

# Grand mastic politicard

LES SOCIALOS MONTRENT LEUR CRÊTE!

## TORTURE MILITAIRE EN TUNISIE

### Chasse aux Pestailles



## Politiquailleries

Ohé, les camaros, malgré que ça schlipotte ferme, voulez-vous qu'on jacasse un brin sur la politique ?

C'est de saison, vu que les bouffe-galette se sont amenés la semaine dernière dans leur Aquarium.

Vous savez qu'autrefois toute cette pourriture se parquait sur ses fauteuils d'après ses opinions : ceux de gauche se gonflaient à gauche, ceux de la Montagne à l'Extrême-Gauche, les réacs à droite; tandis que les opportunards et les crapauds du marais pourrissaient au centre.

C'est changé, nom de dieu ! Mainte-

nant y a des socialos et des radigaleux qui font les huitres aussi bien sur les bancs de gauche que sur ceux de droite.

C'est le seul changement qu'on puisse reluquer à l'Aquarium. Et même, ce mélémélo est très chouette, en ce sens qu'il est une riche image des opinions : quelle que soit la couleur des dépotés, ils sont tous de même farine; ils n'en pincent que pour l'assiette au beurre et dans quelque coin qu'ils se carent, y a pas mèche de reconnaître en eux autre chose que des chéquards, des monteurs de coup, des saltimbanques.

—o—

Pour les premières représentations, on nous a servi une crise ministérielle; le pion Dupuy, avec sa gourdiflerie d'andouille, a eu l'imbécillité de bafouiller trop crûment ce qu'on lui aurait permis de penser et de faire tout bas.

Les dépotés veulent bien être des écoliers, et menés par le bout du nez, — à condition que ça leur rapporte et qu'on y mette un brin de formes.

C'est ce que n'a pas fait Dupuy; voici, en vingt mots, son dégueulage :

« Mes chers dépotés, vous n'êtes pas

sans savoir que c'est moi qui donne les places. Or donc, si vous en voulez pour vos poteaux, faut être sages. Vous n'êtes ici que pour une chose : voter le budget. Si ce n'était ça, la gouvernance se passerait de vous et vous resteriez en vacances d'un bout de l'année à l'autre..... Quant aux réformes, nous savons tous que c'est de la couille en bâtons, il est donc inutile de s'en tarabuster. N'en parlons jamais... Si par hasard, le populo groumait un peu trop, on vous apportera un projet de loi pour le faire patienter. Mais, foutre, faut pas que l'initiative vienne de vous : C'est malsain l'initiative, si vous donniez l'exemple, l'idée pourrait venir au populo d'en avoir... »

Ce dégobillage eut passé comme une lettre à la poste s'il avait été enveloppé dans du papier argenté.

Il aurait d'autant mieux été avalé, qu'il est du même blot que tous les flanches ministériels passés et à venir.

C'est-à-dire, du même blot, — pas tout à fait : y a un brin de changement.

Les autres fois, la bourrique ministérielle déclarait que les réformes n'étaient



pas encore mûres, tandis que Dupuy a déclaré qu'elles ne sont plus de saison.

En effet, voilà 25 ans qu'on nous mène en bateau avec la séparation de l'Eglise et de l'Etat ; y a bien 15 ans qu'on nous parle de révision, — les premiers temps on a pu se passionner et y couper : aujourd'hui les bons bougres savent tous que toutes ces bricoles sont des hableries et on s'occupe de choses plus sérieuses.

Le populo a foutu la politique au rancard, et ce qui l'intéresse, c'est la question de croustille et d'exploitation patronale.

Chose rigolotte, au fur et à mesure que les droitiers s'éclipsaient, les opportunistes sont devenus plus réacs. Ce qui prouve bien que leur libéralisme n'était que du chiquet. Y a pas encore si longtemps, ils avaient toujours plein la gueule de réformes et quand on disait à un : « Faites-les ! » il expliquait qu'il était tout prêt, mais que la droite foutait des bâtons dans les roues de sa bonne volonté, — ainsi qu'à ses copains.

Maintenant que la droite n'est plus là : n'en faut plus de réformes !

—0—

Ce sont les radigaleux et les socialos à la manque qui enfourchent le dada des réformes plaqué par les opportunistes.

Les veulent-ils plus sérieusement que leurs prédécesseurs ? Ah ouat, c'est kif-kif bourricot ! Eux aussi ne parlent de réformes que pour se faire mousser.

On sait ce qu'en vaut l'aune ! La loi sur le travail des femmes et des mômes en est un triste exemple.

La seule réforme pratique c'est celle qui coupera la chique aux capitalos, foutra les ouvriers en possession de l'usine, les paysans de la terre.

Quoique ça, comme y a encore des jobards qui se figurent que les dépotés peuvent quéque chose pour leur bonheur, il n'est pas mauvais que les mecs soient mis au pied du mur.

Déjà les opportunistes sont flambés ; les radigaleux ne sont guère plus à la hauteur. On n'a plus confiance en eux.

Restent les socialos à la manque ! C'est sur eux que se sont concentrés tous les espoirs : enfin, on va voir ce qu'ils ont dans le sac. Ils sont 60 à l'Aquarium ! Nom de dieu, s'ils n'en foutent pas un coup, y a pas d'erreur : ils ne foutront jamais rien.

Les types sentent bien que l'expérience est décisive. Et comme les plus marioles savent aussi que le parlementarisme est une sacrée funisterie, ils essaient de foutre de la poudre aux yeux du populo.

Puisqu'il n'y a pas mèche de rien faire de sérieux, ils accouchent de discours. Pour ce qui est de bibi, les palabres, ça sonne creux, mille bombes, ça ne vaut pas les biftecks !

Si Jaurès et toute sa bande se figurent qu'ils vont nous empaumer, en braillant sur tous les toits que c'est eux qui ont foutu Dupuy à cul, ils se fourrent le doigt dans l'œil.

La belle foutaise ! Et puis après ?

Ah, s'ils l'avaient pris par la peau du cul et qu'ils l'eussent balancé dans les

chiottes de l'Aquarium, on pourrait voir à leur donner un bon point.

Tralala, ils ne sont pas bâtis pour une pareille besogne !



### MAUVAISE GRAINE

Un bon bougre qui masse à la Compagnie du Nord, aux ateliers des voitures de la Chapelle, m'écrit qu'en plus des chefs il leur faut endurer un sale mec, peloteur et mouchard en diable.

Y a pas de bassesses et de platitudes dont le type ne soit capable ; il s'en va trouver les légumes et leur casse du sucre sur la tête des copains.

Ça va si loin, nom de dieu, qu'un jour il est allé se plaindre qu'on ne le respectait pas, à preuve, c'est qu'un prolo lui avait pété dans le nez.

Qué malheur que ce pet ne l'ait pas asphyxié ! Les copains s'en seraient gondolés, tonnerre de Brest.

Hélas ! y en a à la pelle de ces sales moineaux, qui par goût de la mouchardise remuent la casserole. C'est ceux-là que les patrons guignent pour les faire monter en grade : ils sont de l'étoffe dont on fabrique les exploités.

Il est certain que si la société était gentiment agencée, de telle sorte qu'il n'y ait plus de patrons pour développer les instincts de mouchardise et de larbinage qui moisissent au cœur de certains types, ces chameaux-là ne seraient pas plus vaches que d'autres.

Ea attendant qu'on en soit là, faut se garer de cette vermine autant que possible, et tâcher de réfréner leurs mauvais instincts. Pour cela, une soupe bien trempée, aux petits oignons, donne la plupart du temps de chouettes résultats.

### CHEZ LES POSTIERS

C'est partout qu'il y a de l'exploitation, nom de dieu !

Et partout aussi, il y a de la rebiffe.

A preuve, c'est que les idées anarchotes font leur petit bonhomme de chemin dans tous les coins, aussi bien dans l'administrance des Postes qu'ailleurs.

Comment diantre n'en serait-il pas ainsi quand on est sous-agent, par exemple ? Il faut quelquefois s'appuyer 15 heures de travail par jour, à raison de 55 sous. En province, les pauvres bougres arrivent tout juste à se faire quarante sous !

Pour ce prix, dans les gares et à la grande Poste, y a certains services ou on s'amène à 3 heures du matin et jusqu'à 8 heures du soir, on remue et charge dans les voitures des sacs d'imprimés qui pèsent 80 kilos, — et approchent même de la centaine.

C'est un vrai trafic de bêtes de somme, nom de dieu !

Turellement, si dans cette garce d'administrance les petits sont mal payés, il n'en est pas de même des gros.

Dernièrement les bouffe-galette de l'Aquarium ont voté 50 balles d'augmentation par an pour les crève-faim. Ça ne fait pas cent sous par mois de plus ! Y a vraiment pas gras.

Eh bien, ça même est passé sous le nez des pauvres gas. La grosse légume des postes, la rossé de Selves a truqué pour les ratiboiser d'un autre côté.

Oh mais, cré pétard, n'allez pas croire, les

camaros, que les contribuables vont avoir moins à payer ? Que non pas !

Y a eu qu'un simple virement, — autrement dit un tour de passe-passe.

Dam, songez donc que ce pauvre cochon de Selves ne gagne que 25 mille balles par an, tandis que certains de ses subalternes de la recette principale touchent jusqu'à 75 mille balles.

Il faut qu'il vive ce pauvre Selves ! Et ne craignez rien, il ne se prive pas : c'est pas encore lui qui fera son ordinaire d'un lardé aux choux.

### CHASSE AUX PESTAILLES

La flicaille continue à être haïe de plus belle par le populo. Il est vrai qu'elle fait tout son possible pour le mériter.

Si ça continue, les bons bougres vont s'entendre mutuellement pour purger leur quartier de cette engeance. On organisera des chasses aux flicards comme on fait déjà pour les rats d'égout.

Jugez plutôt si j'ai pas raison :

Dimanche, vers les deux heures de l'après-midi, un sergot, aidé d'un loufiat qui a de l'étoffe d'un Lhérot dans le ventre, conduisait un bon bougre au violon de la place du Théâtre-Montmartre.

Le motif ? Le bon bougre avait liché un verre dans un bar de la rue Belhomme et n'avait pas trois sous pour financer, — ou bien étant un peu poivre, et trouvant qu'il avait payé sa cuite assez chérot, ne voulait plus cracher.

Or donc, le sergot et le loufiat trimballaient mon gas, qui, comme de juste, tirait rudement à cul. Pour lui faire entendre raison, le flic n'a rien trouvé de mieux que de l'assommer à moitié, — tellement, qu'arrivé rue d'Orsel il avait la gueule tout en sang.

Voyant ça, le populo s'est attrouqué et s'est foutu à huer le sergot ; mais hypnotisé par sa cochonne de tunique n'a pas osé lui tirer le prisonnier des griffes.

Rue d'Orsel, les huées du populo n'ont fait que grandir, et comme le pauvre coiffeur s'était affalé par terre, c'est par ses abattis que le sergot le trainait, kif-kif un cochon.

Là, par exemple, la moutarde montait chouettelement au nez du populo et s'il n'était arrivé du renfort au flicard, on lui aurait tiré sa victime des pattes, et comme compensation on l'aurait richement passé à tabac.

Le plus infect, c'est après : Les sergots étaient en rogne de n'avoir pu paumer aucun des gas qui les engueulaient. Mais, comme ils savent que tout leur est permis, ils ont pincé les premiers venus. Trois bons bougres vont passer en correctionnelle, et sur les trois deux ont mois 48 heures au ballon.

C'est des innocents !

« Raison de plus pour les entoiler, nom de dieu ! » Voilà comment raisonne la rousse.

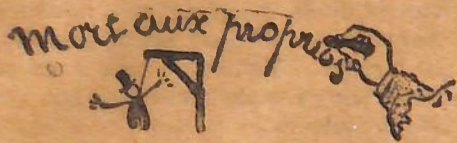
Autre histoire, qui s'est passée à Vanves : l'autre soir une dizaine de bons feux prenaient une tournée sur le zinc d'un troquet quand une bande de pandores vient leur chercher pouille.

Mal en prit aux charpentiers à Carnot ! Les bons feux sortirent, s'alignèrent illico et administrèrent une riche tatouille aux saulauds.

Le malheur, c'est qu'un des gas a été emboité.

Tout ça, ce n'est encore que des babioles, mais nom de dieu, ça émoustille le populo, et foutre, je le répète, sa haine grandit contre les roussins !





## VACHERIES DE VAUTOURS

Les proprios sont de rudes pores, nom de dieu, pour ça, y a pas d'erreur !

Aussi, chaque fois qu'on en trouve l'occase, faut pas rater de leur gratter la couenne.

Les camaros savent trop la garce d'habitude qu'ont pris les vautours afin de se garer des déménagements à la cloche : pour autoriser un prolo à percher dans une de leurs maisons, ils veulent être payés d'avance. De la sorte, y a pas d'erreur : ils ne risquent pas de perdre.

En effet, dès qu'un locato se trouve en retard, — c'est-à-dire quand il n'a pas casqué son terme d'avance, oup ! vite l'huissier aux troussees du bon bougre.

C'est le truc dont viennent d'user deux chameaux de problocs, que je vais étiqueter.

Le jean-foutre Bourg s'engraisse à Saint-Germain-en-Laye, avec les revenus d'une maison qui perche 78, rue Lepic.

Un de ses locatos n'ayant pu lui cracher en octobre, tout le terme de janvier, s'est vu foutre ces jours derniers, parce qu'il reidoit quelques francs, commandement par huissier, avec menace de saisie et autres charogneries légales, s'il n'a pas aboulé le pognon dans les 24 heures.

Un cuistre, du même calibre, un sale aristo, de Montigny, perchant, 7, rue Mulher, a usé du même truc, et pour les mêmes raisons, vis-à-vis d'un de ses locatos un brin un retard.

Turellement, tous les frais d'huissiers sont collés sur le compte du locato. Si bien qu'au lieu de diminuer sa dèche ça ne fait qu'y foutre une rallonge.

—o—

Le remède à ces crapuleries ?

J'en ai indiqué un, y a un bout de temps, nom de dieu : il peut ne pas sembler pratique, m'est avis qu'il le deviendra.

Au lieu de décaniller, en déménageant à la cloche de bois, ce qui est encore reconnaître le droit du proprio, pourquoi les locatos ne prendraient-ils pas l'habitude de dire kit-kif Mache-Ma-Honte : « j'y suis, j'y reste ! »

C'est les proprios qui feraient une sale bobine si on prenait cette riche habitude, une fois enquillés dans leurs turnes, de n'en plus vouloir sortir.

Et de fait, pourquoi vous expulserait-il ?

C'est y lui qui a construit la baraque ?

Il n'y a pas apporté une seule truillée de mortier, nom de dieu ! Non plus que posé une planche ou une serrure.

Et ce mec qui n'a eu que la peine d'accaparer la boîte, voudrait y avoir des droits, alors que le maçon, le menuisier, le serrurier et tous les bons bougres qui y ont foutu la patte n'y en ont aucun ?

Mille dieux, c'est par trop farce !

—o—

Y a pas qu'à Paris qu'on voit des crapuleries pareilles : un bon bougre me raconte qu'il vient de s'en passer une à **Saint-Claude** dans le Jura, qui est du même tonneau.

Deux familles ont été mises dans l'impossibilité de travailler par un jean-foutre, Gauthier, usinier, proprio et tanneur.

Ce salaud loue de la force motrice, et parce que les bons bougres en question n'ont pu lui abouler 4 fr. 10 sous, pour une quinzaine, il leur a bouclé la porte.

Et si encore, la dernière quinzaine, les prolos avaient trimé tout leur soul ? Mais non ! L'eau ayant baissé, la moitié seulement des

ouvriers turbinaient, tandis que les autres se roulaient les pouces.

Quoique ça, la location va toujours : s'il n'y a pas d'eau au moulin, n'importe, faut trouver de la braise pour le vautour ! C'est pas comode ; nom de dieu : ne travaillant que la moitié du temps, il est difficile aux bons bougres de fournir assez de sueur pour satisfaire le vampire.

Aussi, ce que la haine mijote dans la carcasse des prolos. Laissez pisser le mouton cré pétard, et que vienne le coup de chien : c'est partout à la fois qu'on s'alignera pour le chambardement général !

## HORREURS MILITAIRES

Je reçois du fin fond de la Tunisie une ballarde où jusqu'on m'en raconte d'atroces.

J'ai déjà eu l'occase de parler du galonnard Adam, une rosse de gros calibre, quoiqu'il ne soit que lieutenant : comme vacherie il vaut dix colons !

C'est encore de lui que je vas jacasser : il commande une compagnie qui s'est dévissée de Gabès il y a quelques semaines, pour s'enfoncer dans le sud.

Parmi les troubades, y a un pauvre bougre affligé d'une hernie qui, après une petiote marche devient aussi grosse que le poing. Il a de la peine à se trimballer sans charge ; mais au départ, pour le martyriser le galonnard lui infligea l'as de carreau.

Ça ne fut pas long, nom de dieu ! Après quelques kilomètres le pauvre gas tombe, n'en pouvant plus.

Le lieutenant arrive, féroce, et s'adressant à l'arrière-garde : « Qu'il marche, scrongnieugnieu ! Sinon, vous le déshabillerez complètement... »

Les pousse-cailloux étaient alors à rase plaine, sans eau, sans rien... que du sable, de la pierre et du caillou ! Avec ça, un soleil de tous les diables.

Le pauvre bougre se relève, fait un effort, essaie du marcher. Ah ouat ! au bout de quelques pas, impossible de foutre un pied devant l'autre. L'Adam arrive, plus furieux que jamais :

« Ah, rosse !... Allons, vous autres, exécutez l'ordre que je vous ai donné ». Les troubades sont commandés, il faut obéir... si on ne veut pas risquer le conseil pour « refus », — ou peut-être le même sort.

« Ah, tu ne veux pas avancer ! Tu sauras ce qu'il t'en coûtera. Quand les arbis voient un homme à poil ils savent ce qu'ils ont à faire ».

Pas besoin d'insister là-dessus. Les bons bougres savent que les arbis ont la même réputation que mossieu de Germiny...

Le malheureux est donc déshabillé ; on le fout à poil, sans croquenots, sans chemise, — nu comme un ver ! On avait oublié de lui choper son képi ; le lieutenant Adam s'en étant aperçu a envoyé un truffard le lui barbotter.

« Là, il est bien ! Maintenant, laissez-le aller... » grogne cette vache d'Adam.

Le pauvre fieu s'en retourna alors au poste le plus voisin, l'Optique de Métamoure. Lorsqu'il arriva, ayant à ses troussees une kyrielle d'arbis, kif-kif une bande de cabots sur la piste d'une chienne en chaleur, les gardiens de l'Optique le prirent pour un fou. Il leur conta son histoire et, nom de dieu, sur le tas y en a pas guère qui s'ils avaient tenu le lieutenant Adam dans la forêt de Quat'Zyeux auraient hésité à lui coller une tatouille faramineuse.

Les gas le frusquèrent tant bien que mal et le conduisirent dans une carriole à Médénine où étaient campés les troubades.

Le bon bougre qui me jaspine cette horreur m'a dit que de ce jour on eut un peu de compassion pour lui, — pas le galonné Adam, le major, — compassion toute relative et bougrement mince ! Y avait encore deux jours de marche à s'appuyer. Le premier jour il fut exempt de trimballer azor ; le second, y avait 35 kilomètres à avaler, il eut l'autorisation de se cramponner aux carrioles qui traînaient les bagages, — mais il ne fut pas exempt du sac !

Enfin, on arriva à destination !

Vous allez croire, les camaros, que ça fut la fin du martyre abominable de Corbin, le truffard en question ?

Ah, on voit bien que vous ne connaissez pas le lieutenant Adam !

Illico, le pauvre estropié fut fourré en prison. Le lendemain, il passa à la visite et fut déclaré *non malade* !!

Conséquemment, puisqu'il tirait à cul, c'était le peloton de punition qu'il allait faire !

Pour lors, à bout de forces, le malheureux empogne sa chemise et la déchire ! Comme cela on l'a mis en prévention de conseil de guerre : il est tranquille !

Et, maintenant, on va l'expédier à Tunis où il ramassera quelques années de supplément.

—o—

Ohé, les camaros, c'est-il la peine que j'ajoute mes ruminades à cette affreuse histoire ?

Pas la peine, hein !

Si une andouille vous parle de patrie collez lui la tartine sous le nez... et s'il ose dire que de telles horreurs ne justifient pas toutes les vengeances, eh bien, c'est qu'il sera de la trempe du lieutenant Adam.

## COUPS DE TRANCHET

**Innocents ?** — Les chieurs d'encre ont fait des pieds et des pattes pour apitoyer le populo sur les victimes du *Liceo* de Barcelone.

Que je vous dise, les camaros, ce que coûte une loge dans cette boîte : les loges, là-dedans, c'est une propriété dont les richards se font gloriole, kif-kif une catin de la haute de ses diamants.

Moyennant un certain tas de billets de mille on en devient proprio et on peut la revendre quand on veut.

L'an dernier, on a vendu une loge après décès la petiote somme de 180 mille balles !

Rien que ça prouve que le populo n'allait pas flanocher dans ce théâtre.

—o—

**Ça monte !** — Un journaliste demandait ces jours derniers, à un patron de Barcelone, qu'elle est l'opinion de ses ouvriers :

« J'en ai 200, a répondu le singe, et y en a au moins 180 qui ont approuvé l'explosion du *Liceo* ; je suis sûr que le lendemain, en signe de joie ils se sont tous payés un petit extra. »

Mille tonnerres, pour que les prolos manifestent autant de joie quand les richards écopent, que ceux-ci en manifestèrent après les massacres de la Commune, y a de la marge !

—o—

**Un bon point... au Grelot !** Ce canard a un chouette dessin cette semaine : Il paraît que l'autre soir Basile-Guesde et le merlan Chauvin sont allés en sortant de l'Aquarium gueuletonner chez Durand, un des chouettes gargots de la haute, — ou entre autres Boulange bafrait souvent.

Chauvin et Basile sont attablés, ils appellent le garçon et lui disent : « Surtout, veillez bien à ce qu'aucun crève-la-faim, un Léauthier quelconque n'approche de notre table pour nous crever la paillasse comme à de vulgaires bourgeois ».



## RAMONEZ... CHEMINÉES!

D'un petit patelin qu'a un nom rigouillard, la **Charité sur Loire**, je reçois un flanche pas démoucheté. Jugez plutôt les camarluches :

*Père Peinard,*

Je m'adresse à toi pour publier dans ton canard ce qui suit, afin de bien foutre le nez de nos trop chers gouvernants dans leur marchandise.

Samedi dernier, c'était la foire ; alors devant quelques copains, je lisais ton flanche de Léon Léauhier, et bien entendu, il fallut discuter un peu sur les causes. Alors, saisissant la balle, crac, j'avise un petit loupiot d'une dizaine d'années qui gueulait à pleins poumons : « Ramonez, cheminée... du haut en bas ! »

« Ohé, que j'y fais, viens prendre une tassée de picton, ça te mettra du cœur au ventre. »

... Combien gagnes-tu à ramoner les cheminées ?

— Quinze francs par mois, répondit-il un peu fièrement, pensant que c'était une bien jolie somme.

— Mais, tu te fais de la gratte ?

— Ah bien, oui, de la gratte ! Mais elle est au patron. Tenez, j'ai quat'sous, là, dans ma poche. Il faudra bien que je les lui donne.

— Mais, pourquoi ne les caches-tu pas, pour les envoyer à tes parents, lorsqu'il y aura davantage ?

— Ah oui ! Mais je ne sais pas envoyer de l'argent, moi. On ne m'a pas appris à écrire. En été nous gardons les vaches, et l'hiver on voyage... »

Hein, père Peinard, que dis-tu de ça ? Si un jour le loupiot se révolte, crois-tu que ce ne sera pas tant mieux ?

Où sont-elles donc ces lois d'instruction gratuite et *obligatoire* (1), de protection à l'enfance, etc.

Voilà, auverpin de Dupuy, ministre assommeur, comment sont traités tes petits pays. Et combien y en a de cette sorte-là ? Tu ne l'ignores pas, j'en suis sûr. Rien que dans la maison du petit môme, ils sont huit, dont une fillette.

Je sais d'avance le sort qui les attend : on avachira les gas jusqu'à vingt ans. Après ? L'abrutissement à la caserne ! Et ça fera de bons soldats qui défendront chiquement la sainte propriété et qui ajusteront bien leurs pauvres frangins de misère, lorsqu'ils oseront réclamer leur croûte.

Tant qu'à la fillette, elle aura bien de la chance si elle peut échapper des griffes de ces bons bourgeois qui lui promettent monts et merveilles, mais qui en revanche, lui fourniront, à coup sûr, pourriture et putréfaction.

— 0 —

J'apprends à l'instant que le ministère vient de sauter le pas. Ah, nom de dieu, si seulement c'était toute la gouvernaille et ce qui s'ensuit, on ne verrait donc plus de pauvres petits mioches de dix ans se crever pour nourrir un patron soulard ; ni des parents assez tourtes pour abandonner leurs gosses, en retour d'un maigre salaire, à des pochards de tout acabit.

En attendant le grand branle-bas général, je t'envoie un plein tombereau de poignées de mains que tu distribueras aux copains.

*Un gueux à pendre... mais pour qui le chanvre n'est pas encore récolté.*

(1) *Obligatoire!*... Voilà un mot qui sonne mal aux oreilles. Seul, il prouve la fumisterie de toutes les prétendues réformes de la R. F. Si demain tout le monde pouvait avoir du pain blanc, du piccolo nature et du gigot, est-ce qu'il y aurait besoin de faire une loi pour nous *obliger* à en bouffer ?

Evidemment non ! Donc, quand les charognes de la haute foutent en avant leur loi sur l'instruction obligatoire, j'y coupe pas !

S'ils ne nous abrutissaient pas, plus qu'ils ne nous instruisent, le mot *obligatoire* n'aurait pas de raison d'être.



Comme j'ai commencé à le dégoiser dans ma dernière épistole, ça ne marche pas comme sur des roulettes, là-bas dans le Roussillon. Les vins restent dans les caves, et dam, comme c'est la principale ressource du patelin, ce qui en ressort, c'est la misère noire pour les pauvres vigneron.

Bien entendu, les gas la trouvent mauvaise. Aussi, nom de dieu, après que la chambre de commerce de Perpignan a eu fait auprès du bourriquot de l'agriculture la démarche dont l'ami Peinard a jacté dans ses derniers coups de tranche, et en a obtenu la salope de réponse que les camaros connaissent, les vigneron n'ont fait ni une ni deux ; ils ont emmanché une réunion galbeuse à Perpignan.

C'était dans la salle du théâtre, et vietz, pour s'y amener les délégués n'ont pas eu de crampes dans les guibolles : ils étaient bien trois mille, venus de tous les points du département.

Des discours, y en a eu des tas, et tous à peu près sur le même ton. Quant aux résolutions, je les aligne ci-dessous telles que je les ai pigées dans les quotidiens bourgeois.

Primo, les gas s'en prennent aux raisins secs de ce que leur piccolo ne se vend pas. Et foutre, ils n'y vont pas de main morte : ils proposent dix sous de droit de douane par chaque kilo de raisins secs.

Segundo, ils chargent les bouffe-galette des Pyrénées-Orientales, et aussi toute la collection de l'Aquarium, plus celle de la Triperie Sénatoriale, de reprendre la commission ratée de la chambre de commerce : c'est-à-dire de pistonner les crapules de ministres, afin qu'ils se fendent d'un projet de loi prohibant la fabrication et la vente des picolos artificiels.

Troisième, si les bourriques ministérielles refoulent à cette besogne, les députés, les sénateurs, les conseillers-cipaux, les conseillers généraux et les ceusses d'arrondissement, les maires et les garde-champêtres... tous les corps élus, capet de dious ! devront, en deux temps et trois mouvements, foutre leur démission à la gueule des vaches gouvernementales.

Quatrième, si les chameaux ne veulent pas malgré tout, amener leur pavillon et mettre les pouces, on leur coupera les vivres en refusant de casquer les impôts.

Mille dioux, dans tout ceci y a, comme on dit, à boire et à manger : de chouettes intentions et des idoches qui passent à côté de la logique.

Le seul fait de bons bougres rapliquant de toutes les communes du patelin, pour se concerter sur la marche à suivre, n'est pas du tout maboule. Se conter ses peines et voir s'il y a mèche d'en venir à bout, c'est mieux que de rester seulet à jérémyser dans son coin.

A part ça, faut convenir que les moyens proposés sont rudement mouches et feraient juste l'effet d'un emplâtre sur une jambe de bois ; mais comme les gas en question y vont à la bonne franquette, c'est pas du temps perdu que de jaspiner avec eux.

Ohé, les camaros, que ferait par exemple une loi contre les falsifications ? Peau de balle, crédiu !

A preuve, c'est que, si je ne me gourre pas, nous en avons déjà une de ce calibre.

Eh oui, nous avons la *loi Griffé* qui défend aux troquets de vendre de la poison sans aviser les clients. Il en résulte ce coup rigolot, c'est que, pourvu qu'un bistrot déclare que

son vin est de la saloperie, ses liqueurs kif-kif bourriquot, il peut nous empoisonner grande largeur... Malheur à lui s'il n'a pas la pancarte, par exemple ! On lui en fait voir de toutes les couleurs.

Et pourtant, la plupart des cas, c'est pas lui le fautif : c'est le gros marchand qui lui a collé la poison ; — pour celui-là, il est au-dessus des lois, nom de dieu, vu qu'il a dans sa manche des tas de grosses légumes à qui il aboule des pots de vin... pas felatré, plus qu'ils n'en peuvent soiffer.

Il en est de cette garce de *loi Griffé* comme de toutes les lois qui ont l'air de valoir quéque chose pour le populo : la loi sur la réglementation des heures de turbin, celle sur l'emploi des gosses au-dessous de 14 ans, etc. etc... on s'en moque comme d'une merde !

Quant à l'impôt sur les raisins secs, ohé, les gas du Roussillon, il ne ferait que foutre d'autres mistoufiers dans la marmelade, sans pour cela vous en sortir. Les bons bougres de Corinthe et de je ne sais quels autres diables de pays en vivent, tout comme vous vivez de votre vinasse. En empêcher l'exploitation, c'est leur tirer le pain de la bouche.

Et bondieu, outre ceux-là, faut compter aussi ceux qui lichent cette piquette ! Ils la lichent par la raison bien simple que le bon picton est trop cher pour leur gargamelle. La leur faire enchérir, c'est les condamner au sirop de grenouille.

Rendez-vous compte, mille marmites ! Toutes ces ragougnasses vous laissent dans le pétrin, — tout en y en jetant d'autres !

Vous n'avez pas mis dans le mille en réclamant des lois et des impôts nouveaux.

C'est que, bonnes gens, si votre vin ne se vend pas, la cause en vient simplement de la dèche des prolos des villes.

Il est bon marché le jus de la treille ! Ainsi le peu d'affaires bricolé chez vous en donne une idée ; les vins de la Salanque se sont vendus de 10 à 11 francs la charge de 120 litres ; à Banyuls-des-Aspres, des vins de 11 degrés, 15 francs la même charge ; à Estagel, des picolos numéro un de 12 degrés, ont atteint 18 francs.

En Algérie, on vend à raison de un franc le degré par hectolitre : 9 degrés, 9 francs... ; 11 degrés, 11 francs... Dans l'Aude et l'Hérault les Aramon ne valent pas plus de 5 ou 6 francs l'hecto.

45 francs la bordelaise à Montauban ; 55 ou 60 dans le Blayais ; 8 francs les 117 litres dans l'Aragon.

Mettons, si vous le voulez bien, une moyenne de 10 francs l'hectolitre.

Tout ça, cré pétard, c'est à la campluche !

Mais, à la ville, ce picton acheté 10 francs se revendra 80 balles... Faut pas que ça vous épate, à Paris, c'est 16 sous le litre, — et si je sais compter ça fait bien juste mes 80 balles l'hecto (1).

Qui le fiche ainsi à feu d'argent ? Une tapée d'intermédiaires, les transports, les droits d'entrée.

Et y a pas à dire, mon bel ami, le bon bourgeois de citadin ne peut directement acheter au cul-terreux ; il trouve plutôt 16 sous que

(1) Le père Barbassou a raison ; chez les bistrots, le litre vaut 16 sous ; un verre de vin trois sous, un demi-stroc quatre sous, c'est kif-kif les petits pâtés ! Et encore, c'est pas du jus de raisin, nom d'un foutre ! C'est épais, ça vous empâte la gargamelle...

Outre ça, depuis quelques mois, y a des épice-mars qui, pour se faire de la réclame, vendent du vin à 10 et 12 sous (au lieu de 14 qu'ils le vendaient, à emporter.) Mais cette vinasse est tout pareil à celle des bistrots, elle est infecte ! Du vin, elle n'en a que le nom.

Qui est empoisonné par ces trafics ? Le populo ! Qui en tire le bénéfice ? Les marchands en gros.



50 francs — en outre, dans le taudis où il perche, y a pas mèche de grimper une barrique de piccolo.

Plus fort que tout ça, mille diables ! Les Compagnies de chemins de fer ont fait des réductions de tarif pour les fortes expéditions, et n'ont rien réduit pour les petites.

Quoi foutre alors, nom de dieu de bon-dieu de merde ?

Pardine, y a pas à chercher midi à quatorze heures, vos caves sont farcies de vin.

Pourquoi ? Parce que les prolos des villes n'ont pas assez de monacos pour acheter votre jus ; la cause en est à la gouvernance, aux compagnies de chemin de fer, aux grinchés du commerce qui le font monter à huit fois son prix de revient.

Ainsi, par la faute à toute cette crapulaille, nous sommes tous malheureux : aussi bien les prolos de la ville qui se serrent le ventre d'un cran et lampent du sirop de grenouilles, quand ils ne lichent pas de la poison, que vous autres vigneron, qui ne pouvez acheter leurs produits industriels, faute de pouvoir vendre votre vin.

Ainsi, vous êtes tous logés à la même enseigne : ouvriers industriels, vos produits sont accaparés par les marloupier capitalos et vendus aux paysans dix fois leur prix de revient.

Et vous, campluchards, c'est idem au cresson : les produits de la terre arrivent à la ville horriblement surchargés, parce que l'Etat et les richards en tirent de rudes bénéfices.

Y aurait-il pas mèche de s'entendre les uns et les autres et d'envoyer dinguer richards et gouvernants ?

Foutre oui, y aurait plan ! Mais pour ça, les fistons du Roussillon, faudrait commencer par où vous voulez finir et ne pas fiche la charrue avant les bœufs.

Primo, refuser de casquer vos pépettes au percepteur et démissionner en bloc tout votre sacré fourbi de corps élus.

Et les camaros des villes feraient kif-kif : ils prendraient les usines à leur compte et en échange de votre vinasse ils vous enverraient des meubles, des frusques, des machines.

Comme les gas des chemins de fer auraient mis le grappin sur les lignes, la vache noire tramballerait gratis les produits des uns et des autres.

Ce serait le bon temps : la Sociale anarchote ou il y aura du piccolo pour toutes les gueules et des frusques rupines pour le campluchard comme pour son frangin de l'atelier.

Mais, pour arriver jusque là, puisque les andouilles sont aveugles faudra passer par cette terrible révolte que prédictionnent les vieilles barbes de votre chambre de commerce.

Faudra emboiter le pas aux gas de la Sicile dont je vas jabotter dimanche prochain, sinon nous sommes foutus.

Le père Barbassou.

## JACTAGE D'UN VIGNERON

Irancy (Yonne), 28 novembre, 93

Mon vieux Peinard,

Dans ton dernier numéro j'ai reluqué avec ben du plaisir, la bonne flanche du compagnon Barbassou au sujet de la vinasse.

Dans notre petite commune nous sommes tous vigneron. C'est te dire que lorsqu'il y a du raisin chez nous, tout le monde a le cœur à la rigolade. Mais, par contre, quand il n'y en a pas plus qu'il y en a eu depuis 18 ans, c'est la misère.

Cette année, c'est complet : comme qualité et quantité, rien à dire ! Y a 23 ans, que chose

pareille ne s'était vue ; cette année là le picton était aussi bon, mais il n'en fut pas vendu un brin ; tout fut gaspillé par les assassins français et allemands, qui ravagèrent notre contrée.

Cette fois-ci, je ne crois pas que ce soit pareil ; y en a déjà beaucoup de parti : à peine était-il dans les cuves que les accapareurs accouraient de tous côtés. Les crapules savaient bien que beaucoup de pauvres bougres attendaient après la galette. C'est ce qui fait que nos vins qui sont extra se sont vendus environ six sous le litre, — les parisiens qui pourront en boire le paieront au moins deux francs.

Cré pétard, quand je songe aux frangins des villes, la mousse me monte au nez ! Les voir payer 16 sous un litre de vin qui est plus malsain que de l'eau, et vingt sous la bouteille un piccolo qui ne vaut pas le quart du nôtre !

Ah, qu'on ferait bien mieux de faire ses affaires soi-même, et cesser d'entretenir toute la séquelle de feignasses qui sont cause du renchérissement de tout.

Ainsi, mon vieux Peinard, il est question de coller un impôt sur les bouilleurs de crû. Nom de dieu, ça ne changera donc pas ? Toujours des impôts !

Enfin, ce qui me console, c'est que la sale Raie Publique que nous endurons m'a l'air d'avoir une rude dyssenterie, je crois bien qu'elle est prêt de sa fin, — et qu'elle cédera le pas à la Sociale ou y aura de la vraie vinasse pour tout le monde.

Un vigneron.



## LA GRANDE TROUILLE

D'un bout de la France à l'autre, y a eu ces derniers quinze jours une épidémie de perquisitions.

A un copain de Vienne à qui le quart d'œil demandait s'il n'avait pas de bombes dans un tiroir de sa commode : « Non, espèce de tourte, y en a pas ! Vous voudriez peut-être qu'on vous les porte à domicile ? »

Y a pas mèche de raconter par le menu tous les perquisitionnements qu'il y a eu : y en a eu dans tous les patelins des Ardennes, à Lille, Troyes, Orléans, Lyon, Saint-Etienne, St-Chamond, Montceau-les-Mines, etc., etc.

Partout, grand fiasco, nom de dieu !

Puisque j'en suis à causer des emmerdements de la rousse, que je dise deux mots aux vendeurs du caneton : la semaine dernière, à Toulon, des pestailles sont allés le saisir dans les kiosques.

C'est une filouterie carabinée et illégale ! Que les gas aient du toupet et que sans se laisser influencer ils demandent aux roussins en vertu de quelles lois ils opèrent ce barbotage ? Y a pas à tortiller, la saisie du caneton est formellement interdite par la loi.

Quand les roussins sauront que les camaros ne sont pas décidés à se laisser faire, ils cesseront leurs canuleries.

—o—

Mille marmites, c'est partout que la trouille empogne les jean-foutre aux fesses :

L'autre jour, en Irlande, à Dublin, on a dégotté près du mur de la caserne d'Albro, une boîte en fer blanc avec une mèche éteinte. Avec des quantités de précautions, on l'a portée au bureau de police et elle a été trouvée farcie de dynamite.

Outre ça, toujours à Dublin on a trouvé un type escoffié sur les quais : il paraît que c'est un type qui mouchardait ses copains.

—o—

A Berlin y a aussi de la trouille ; je ne sais si elle est courante...

Le successeur de Bismark, le jean-foutre Caprivi a reçu d'Orléans une boîte farcie de radis. Ces radis étaient quéque ingrédient explosif qui devait s'esclaffer en ouvrant le couvercle.

Des précautions ayant été prises, y a rien eu.

Les journaliste bourgeois disent qu'il faut illico massacrer tous les anarchos.

Les radis de Caprivi sont-ils bon teint ? C'est peut-être des carottes... quéque chose du même tabac que les fameux bouquins explosifs de Constans.

## BABILLARDE ROUBAISIEENNE

MON VIEUX PEINARD,

Ici, comme en beaucoup d'autres localités, les pestailles de l'autorité sont venues faire des perquisitions chez une quinzaine de copains, histoire de chercher de la dynamite.

Turellement, il ont trouvé peau de zébi ! Mais ces bondieu de salopiaux ont les doigts tellement crochus que lorsqu'ils ne trouvent pas ce qu'ils cherchent, ils agrichent ce qu'ils ne cherchaient pas.

C'est ainsi qu'ils ont saisi des journaux, brochures, etc., en tas ! Les rendront-ils jamais ?... Il ne faut pas trop y compter. Des copains, chez qui on avait perquisitionné, en avril 92 et en février dernier, n'ont encore pu rentrer en possession des bricoles qu'on leur a barbotées sous prétexte de saisie.

Par exemple, y a pas, chaque fois qu'ils viendront foutre leur sale blair dans nos turnes, ces imbéciles de roussins se paieront quelques gaffes.

La semaine dernière après avoir tout retourné, tout reniflé, dans le garnot d'un copain, ils lui disent : « Maintenant, faut venir chez le commissaire central. »

— Ouais, fait le copain, comme quand on s'en va avec vous, on ne sait pas quand on reviendra, avant de partir je veux boire un bol de lait, car j'ai pas encore bouffé. »

Son lait bu, le gas suit la rousse ; mais voilà qu'en route le quart-d'œil se ravise et retourne au logement du copain ; puis, sous prétexte qu'il avait dû cacher quéque chose en lichant son lait... des bombes, peut-être !... Il se fout à perquisitionner du grenier à la cave, — et pour changer, trouve peau de balle et balai de crin.

Quand au camaro, il fut amené chez le central et renvoyé chez lui... on l'avait fait venir sans savoir !

Pour montrer qu'ils se foutaient des crapuleries de l'autorité autant que d'une merde, le même soir, après leur turbin, les copains se sont réunis et sont allés distribuer des tas de manifestes dans tous les quartiers de la ville.

Des entreprises de corruptions ont été faites par les mouchards près d'un bon bougre : il les a envoyés bouler avec perte et fracas. N'ayant pas réussi de ce côté, ces charognes ont entrepris de terroriser les compagnes de certains d'entre nous. Ils ont fait fiasco, comme de juste !

Leurs menaces et leurs intimidations n'y feront rien : nous sommes décidés à lutter jusqu'au bout. Tant qu'il y aura dans l'humanité un liard d'autorité et d'exploitation, nous resterons en état de guerre contre cette garce de société qui traque et affame le populo.



Ceci dit, passons à autre chose :

Tu te souviens, mon vieux Peinard, des douze conseillers cipaux qui touchèrent 200 balles pour aller étudier le « Palais social » de Guise.

Il paraîtrait que trois des types ont trouvé bon d'empocher la galette, mais de ne pas se déranger de chez eux... C'est un canard bourgeois qui les accuse de ça, en les traitant de voleurs, de concussionnaires, — et ça, par dix fois différentes ! Lessocialos qui ne se sentent pas à l'aise, se tiennent cois à ce sujet.

Depuis le voyage à Guise trois cipaux ont été délégués à Berg-sur-Mer, pour étudier le sanatorium. Trois sont allés dans un petit patelin des Vosges pour étudier... les parés!!!

Turellement, pour tous ces voyages, c'est toujours la galette du populo qui danse.

Et crédiu, les conseillers cipaux ne sont pas seulement des grands fricoteurs, mais aussi de grands menteurs.

Kif-kif tous les charlatans, pour faire croire à leur panacée, ils débitent des mensonges faramineux. Quand ils vont au dehors de Roubaix et qu'ils parlent en public, ils racontent toujours qu'ils accouchent d'une foulditude de réformes et que pour le bien-être, l'ouvrier roubaisien a le pompon.

Pas plus tard que le 19 novembre, le conseiller Debruine est allé à Dottignies, un petit patelin de la frontière belge : il y a dit qu'à Roubaix, depuis que les socialos sont à la mairie, il n'y a plus un seul ouvrier sans turbin ; à l'en croire, dès qu'un prolo est sans travail, il n'a qu'à se présenter à la mairie ou on lui en procure illico.

Cette blague carabinée est racontée tout au long dans l'*Echo du Peuple*, canard socialo de Bruxelles, publiée par Volders et sa bande.

Eh bien, nom de dieu, tout ça c'est des affreux mensonges ! Depuis que les socialos sont à la mairie, y a rien de changé dans la situation des ouvriers de Roubaix... à telle enseigne qu'à l'heure actuelle y en a plus de huit milles sans turbin !

*Un zigue d'attaque.*

## LA POLITESSE D'UN CARN...IVORE

Las d'être massacrés par Dodds et sa bande, ils étaient venus les pauvres négri-chons du Dahomey pour baiser les pieds de sa Jean-Foutrière Carnot. Ils réclamaient la paix à tout prix ; ils étaient venus de loin, et pas mariolés du tout.

Le premier pendeur venu, Alexandre ou bien Guillaume-le-Teigneux, en aurait eu pitié : il leur aurait accordé un quart d'heure de jaspnade, — quand même que ça n'aurait été que pour se montrer bon prince.

Mais le roi des Andouilles est aussi brouillé avec la politesse qu'avec la justice : il ne leur a seulement pas dit : « Merde ! »

Eh bien, nom de dieu, c'est un rude chameau !

Vous avez compris, les fistons, c'est des envoyés de Bec-en-Zinc que je dégoise. Non pas que Bec-en-Zinc je l'aie à la bonne, oh ! foutre non ! Mais enfin, c'est pour dire qu'on n'est pas plus trou du cul ni plus rossard que la carne de l'Elysée.

Supposons un peu qu'au lieu de représenter le Bec-en-zinc, ces moricauds là aient été envoyés par quelque potentatier. Ah, c'est alors que vous auriez vu Sadi Crétin frotter son nez dans la crotte, ou leur frottant le derrière de son pif, — à la façon des chiens qui se demandent leurs papiers.

Quand les ambrassadeurs du pendeur russe ont débarqué, vous rappelez-vous la trompette de ce mec là ?

Ah flutte ! Je crois que c'est lui qui faisait le nègre.

Y a rien de tel que ces salauds de larbins pour épater les pauvres bougres et leur roter au nez.

Enfin, suffit de savoir que le Carnot, poil au dos s'est montré en cette occasion plus dégueulasse encore que d'habitude.

Non là, franchement, je crois que si les envoyés négros eussent été des anarchos, on ne les aurait pas foutus plus salement à la porte.

Et les jean-foutre veulent qu'on mette des gants pour leur parler ? Oh là là, c'est du 44 que je chausse, — et pour ce qui est de bibi, c'est les seuls gants que j'ai à leur disposition.

## REUNIONS CHICARDES

Mince de populo, qu'il y avait samedi soir, faubourg du Temple !

Le quart d'œil et huit roussins qui s'étaient amenés un peu tard, serrant les fesses, ont risqué rester dehors. Le plus épétant, c'est que cette bande voulait entrer sans payer !

Dans le vieux temps les bons bougres qui baladaient des marmottes, des ours ou autres bestioles, passaient à l'octroi en faisant danser leurs bêtes sous le nez des gabelous.

C'est ce qu'on appelait « payer en monnaie de singe. »

Les roussins, eux, voulaient s'entrer à la salle du Commerce, même sans monnaie de singe. Peut-être bien que s'ils avaient voulu gigoter entre deux petites marmites, les bons bougres les auraient laissés entrer.

Mais non ! Le quart d'œil voulait passer avec ses pestailles, rien que parce qu'il avait une sous-ventrière.

« Moi aussi, j'ai une ceinture ! lui rebiffe le gas qui tenait le plateau. Aboulez de la braise : autant de tronches, autant d'entrées, — sinon, du balai ! »

Tout en renaudant, les bourriques se sont exécutées.

Des pallas qui ont été dégoisés, rien à dire, sinon qu'ils ont été tout plein hurfs et applaudis à grands coups de battoirs.

A Reims comme à Roubaix, comme dans une chiee d'autres patelins, les dégoutantes perquisitions qui ont eu lieu ont été une occase de propagande.

De la sorte, la veste a été complète pour la gouvernaille !

A Reims, y en a eu deux : une samedi, l'autre dimanche.

Pour celle de samedi, la rousse avait enjolé le patron de la salle. Mais va te faire lan laire, malgré toutes les crapuleries la réunion a eu lieu : les salauds avaient réussi à couper le gaz, les bons bougres se sont éclairés avec des bougies.

Et cela même a servi à montrer la mauvaise foi de la racaille de la haute.

Le copain Morel s'est fendu d'un jaspinage démoucheté. Il a fait remarquer que le quart d'œil avait amené tous les cognes de Reims avec lui ; puis, pour expliquer comment un homme pouvait s'avilir à faire pareil métier, il a conclu que ceux qui l'exercent n'ont plus qu'un gros étron à la place du cœur.

Le lendemain, deuxième réunion, dans un autre quartier, et deuxième succès.

Toutes les persécutions de la gouvernance n'ont donc, encore un coup, eu d'autre résultat que d'émoustiller le nerf des zigues d'attaque.



### SALOPISES SOCIALARDES

Nantes. — La parlotte de Zurich ou les socialos à la manque se sont montrés si dégueulasses a donné de chouettes résultats.

Bien des bons bougres, qui coupaient dans leurs pommades, ne veulent plus rien savoir et en pincent maintenant pour la vraie Sociale, — ou y a pas un brin de place pour les politiciards.

Encore un qui vient de plaquer les marlous de la Sociale, le copain Marchand qui s'était trimballé à Zurich comme délégué de la Bourse du travail de Nantes.

Il était parti socialo, il est revenu anarcho !

Une fois à Zurich, quand il a vu de près tous les tripotages, ça lui a donné de telles envies de dégobiller qu'il n'a plus voulu être d'une telle bande de fripouilles.

Ou ça a été plus gondolant, c'est à son retour à Nantes : fallait qu'il rende compte de son mandat. Et dam, il n'était plus du goût de la racaille socialarde !

« Voyons, Marchand, vous ne lirez pas cela, que lui disaient les types avec des airs patelins, nous ne le voulons pas... »

Le fiston s'entêta, nom de dieu ! A la première séance il va pour lire son rapport, — protestation des pontifes sur toute la ligne. Heureusement y avait pas mal de bons bougres dans la salle et on a fait taire la gueule à la racaille.

A la deuxième séance, ça a été une autre paire de manches : les pontifes avaient eu le temps de maquiller la salle, ils avaient convoqué tous leurs soldats, si bien qu'ils font voter par mains levées pour empêcher de lire le rapport.

Et deux voix seulement contre 97 se lèvent pour la lecture !

Les socialos à la manque buvaient du petit lait, nom de dieu ! Ces daims là se figurent que parce qu'ils ont bouché la gueule à un bon fieu leurs saloperies resteront ignorées. Ils se gorent salement !

Mais foutre, ça n'a pas été tout : il a fallu revoter pour censurer Marchand, — pour un peu on l'aurait proclamé *Ennemi du Peuple* ! — Et le gas a été censuré, toujours par 97 voix contre deux.

Il ne s'en porte pas plus mal, — bien au contraire !

### BAGNE A CRÉTINS

Troyes. — C'est une belle jésuitière, le bagne Valton, rue des Marots : en guise de paratonnerre on l'a foutu sous la protection de Saint-Joseph.

Dans un coin de la turne, y a une chapelle où le patron des cocus est emplâtré, ainsi que sa catin de femme.

Pas la peine de dire que le singe est un cléricochon pur sang qui va avaler Gaspard tous les dimanches, ce qui ne l'empêche pas d'être putassier en diable.

Pour être embauché dans cette usine faut avoir de la dévotion. Un pauvre bougre d'alsacien en a fait l'expérience l'autre jour : il s'amène et demande de l'embauche.

« Votre religion ? » lui fait l'exploiteur.

Le prolo lui répond qu'on l'a fait protestant, vu que c'est eux qui sont en majorité dans son patelin. Du coup, y a eu rien de fait : le patron lui a fait comprendre qu'il le laissait à la rue pour qu'il n'apporte pas le trouble dans son usine.

Evidemment, si c'eut été une gironde gosseline, le cochon eût fait moins de façons : il est plus coulant avec les jeunesses qu'il catéchise grande largeur.

Par exemple, ce qui est pitoyable, c'est de voir des tas de prolos de ce sale bagne s'abru-



tir à lire des cochonneries religieuses. Mille dieux, il serait temps qu'ils se décrassent et qu'ils s'appuient les canetons anarchos.

#### VOLERIES DE ROUSSINS

**Chalon-sur-Saône.** — Les mouchards du patelin, avec leur mouchard chef, sont allés secouer dans son pieu le vendeur de caneton.

Ils ont commencé par lui envoyer un tas de boniments dégueulasses et puis ont voulu savoir les noms de ses père et mère.

« C'est y à moi où mes dabs que vous en voulez ? »

— Répondez ! »

Oh, il a répondu : il leur a servi les noms qui lui ont passé par la tête.

— Et des lettres, des correspondances, vous devez en avoir ?

— Oui, oui, v'la mon coffre ! » Et il leur faisait guigner le poêle qui ronflait avec un vrai beurre.

Ne voulant pas s'en retourner bredouilles, il lui ont barboté quelques almanachs et quelques numéros du caneton. Pourtant ça, que je sache, c'est pas des écrits, c'est des imprimés publiés selon la formule légale, — la saisie en est interdite, nom de dieu !

Ah bien, ce qu'ils s'en foutent !

Voilà comment les ceusses qui sont chargés de respecter la propriété observent les lois : ils commencent à barboter les premiers.

Pas étonnants si les cambrioleurs emboîtent le pas ! Ils ne font que suivre l'exemple.

Morale : pas de pestailles, pas de voleurs, — car c'est les pestailles qui commencent.

#### AU BALLON

**Angers.** — Il s'appelle Peyrot, — ça ne vous dit rien ; il est gardien-chef de la prison d'Angers, — ça vous dit, clair comme le jour, que c'est une étonnante vache : métier oblige.

Mais ce Peyrot trouve plan d'exagérer encore la crapulerie qui est obligatoire dans le dégueulasse métier en question. Il n'y a pas de rosseries qu'il ne fasse aux détenus, surtout quand il a sous sa coupe des lascars entoillés pour actes de révolte.

C'est donc un salaud ; mais c'est un soulard aussi : heureusement, car, dans ses crises de pochardise, il a parfois de bonnes inspirations.

Ainsi, ces jours derniers, il a foutu dehors un « droit-commun » qui n'en était qu'au tiers de sa peine.

Le pauvre diable n'avait pas un pétard dans sa profonde. Il pouvait tourner comme une toupie sur ses talons éculés sans découvrir autre chose que des horizons de mistouffes. Il était libre..., à quoi bon ? Il n'avait pas d'idoches à la Léauthier, et, au lieu de se tirer dare-dare, il restait là, à trainer ses semelles dans la rue de la prison, lorsque les gaffes, lancés à sa poursuite par Peugeot, qui avait enfin reconnu sa boulette, l'arquepincèrent.

Le Peugeot était furieux :

— « Comment ! vous ne pouviez pas me dire que vous n'aviez pas encore tiré votre temps ? vous vous laissez foutre à la porte comme ça ! vous... vous... »

Puis il tomba le cul sur les dalles et cuva sa vinasse pendant qu'on collait le pauvre bougre au cachot.

#### FRICOTTAGES SOCIALARDS

**Carmaux.** — Le grand socialo marseillais Tressaud n'est pas le seul fricotteur collectif, nom de dieu ! Carmaux a les siens !

Un de ceux-là, c'est Bouteillé, un conseiller cipal, qui fut délégué au Congrès des municipalités de Saint-Ouen.

Le Bouteillé est entrepreneur : il a construit la Volière municipale de Saint-Juerri et l'abattoir de Carmaux. S'il y a fait ses choux gras, il n'en est pas de même des prolos qu'il employait, il les a exploités dans de sales conditions.

Dernièrement à Carmaux, un groupe scolaire était en adjudication. Et le socialo Bouteillé de raconter à tous ses collègues de la truellerie

et du compas qu'il enlèverait l'entreprise à n'importe quel prix.

Ah malheur, si ce qu'il braillait eût été vrai les copains de la bâtisse auraient pu bouffer le mortier !

Mais c'était du chiquet : ce que le Bouteillé guignait, c'était un pot-de-vin, et il l'a eu, cré tonnerre : l'adjudicataire lui a allongé un billet de cent balles.

Hein, les camaros, un conseiller socialo ça se vend dans les prix doux !

Lorsque mossieu le mâre, le gros pansu Calvignac apprit le fourbi, il ne parlait rien moins que de traduire Bouteillé en correctionnelle. Sa colère s'est calmée, kif-kif une soupe au lait, en soufflant dessus : Bouteillé ne sera pas poursuivi...

Faudrait-il en conclure que c'est la crainte de débinages pas propres qui a calmé Calvignac ?

Au fait, dans le grand banquet socialard y a du louche. Le prix était de 3 balles, plus dix sous, en prévision des quarante dépotés qu'on devait gaver à l'œil. Au lieu de quarante, y en a eu sept tout en gros. Les 300 convives n'en ont pas moins versé chacun dix sous. 21 francs auraient dû suffire et non 150 !

Que sont devenus les 119 autres francs ? Auraient-ils été étouffés ?... ou bien versés au curé de Carmaux pour faire dire des messes à dix sous le litre à la mémoire des victimes de la révolte du 15 août ?

Un mot de quelques-uns des révoltés du 15 août : les camarades Bosc et Julien Léon sont sur le pavé depuis huit mois, et Calvignac n'a pas voulu que les mineurs se rendent solidaires de ces deux victimes. Galonnié et Bruneau viennent d'être saqués, après avoir subi des perquisitions qui n'ont rien amené. Ils sont logés à la même enseigne que les deux autres !

Le cinquième Birbès, est devenu fou à la suite des mauvais traitements subis pendant sa détention.

Si ceux-là, au lieu de payer de leur peau, avaient truqué comme Calvignac, ils se feraient du lard au lieu d'être dans la mistouffe.

#### COMMUNICATIONS

**Paris.** — Le groupe *La Jeunesse antipatriotique du XI<sup>e</sup>* organise pour le Samedi 2 Décembre 1893, à huit heures et demie, salle Thomas, 70 rue d'Angoulême, une grande Soirée familiale suivie d'une Conférence sur la « Religion du patriotisme » par le compagnon Sébastien Faure. La Soirée étant faite exclusivement pour la propagande, nous y invitons les compagnes et compagnons à y venir en nombre. Entrée 20 centimes.

— Dimanche 3 Décembre à 2 heures de l'après-midi, réunion du Club international *Les Sans-patrie*. Tous les camarades sont invités, on y trouvera la poésie « Grève martiale ».

— Groupe des travailleurs communistes-anarchistes du XII<sup>e</sup>. Bibliothèque sociologique du XII<sup>e</sup>. Dimanche 3 Décembre à 2 heures, salle Mazin, 166, rue de Gharenton.

Ordre du jour :

La guerre sociale contre la bourgeoisie capitaliste et gouvernementale :

Les événements d'Espagne :

Les théories et les hommes du collectivisme :

Des orateurs révolutionnaires prendront la parole.

Entrée 20 centimes.

Les compagnons Tortelier, Bastard et Humbert sont spécialement invités.

— Tous les dimanches à 8 heures et demie du soir : Soirées familiales Maison Duprat, 11, rue Ramey.

Chants et poésies anarchistes.

**Bordeaux.** — Le Groupe : *La Jeunesse libre*, organise une série de Conférences publiques et contradictoires ; à cet effet le Groupe convoque les compagnons à la première qui aura lieu Samedi, 2 Décembre, 262, Rue d'Ornano.

Ordre du jour :

Le peuple et la bourgeoisie ;

Les anarchistes et les gouvernements. Entrée 15 c.

**Grenoble.** — Dimanche 10 Décembre, à 8 heures du soir, grande Soirée familiale organisée par les groupes anarchistes *Les Anti-Patriotes* et la *Femme libre*. Une causerie sera faite sur la femme et la révolution.

Prendre des cartes chez les compagnons Cadeau, Carré, Guinet et Gauthier ; les cartes indiqueront le lieu de la soirée. Les socialistes sont particulièrement invités

Prix de la carte, 15 centimes.

**Roubaix.** — Tous les anarchos de la ville sont priés d'assister à la Réunion qui aura lieu le 1<sup>er</sup> Dimanche de Décembre à 6 heures du soir, au local dit le Salon-Rouge. Les camaros qui ne sauraient point l'adresse n'ont qu'à s'informer auprès des autres copains.

Quand aux mouchards de la boîte de la rue Neuve, ils n'ont qu'à chercher.

**Reims.** — Réunion du Groupe, 3 Décembre, au local convenu.

#### PETITE POSTE

L. Reims. — F. Villefranche. — C. Béziers. — F. Amiens. — B. Seraing. — Z. Nice. — P. Choisy-Roi. — H. Brest. — R. Besançon. — T. Illiers. — E. Salon. — M. Troyes, 2 fois. — V. Bruxelles 2 fois. — L. Neuilly. — H. Chartres. — O. Saint-Etienne. — L. Nantes. — M. Hambourg. — L. Havre. — G. Saint-Nazaire. — D. Carmaux. — M. Vienne. — D. Toulon. — B. Lyon. — V. Lille. — A. S. X. — F. Amiens. — L. Reims. — D. Roubaix. — A. Angers. — R. Romans. — N. Toulouse. — R. Besançon. — Z. Nice. — S. Nîmes. — G. St-Chamond. — L. Boudenas, reçu galette, merci.

Pour pousser à la roue de la Sociale, W. Paris, 50 cent.

— *Petit Pierre à Montluçon* : Chauvin demande si tu a reçu tes affaires, donne de tes nouvelles.

— R. Meunier est prié de donner son adresse à Beanjardin, 24 rue Baste Bordeaux.

— Bordemars : as-tu pris à la poste de Marseille les lettres que t'a adressé Pierre, de Paris ?

Le compagnon Sixte Juvenin est prié de donner son adresse à Romans-Ville, urgent.

#### VIENT DE PARAITRE

### L'ALMANACH

DU

## Père Peinard

*farci de galbeuses histoires*

*et de prédictions épataroustantes pour 1894.*

*An révolutionnaire 102.*

TEXTE. — Ruminades sur le calendrier : ce qu'il est, ce qu'il doit être. — Prédictionnements généraux. — Numérotage des abattis de l'année, avec la concordance du calendrier révolutionnaire et du calendrier crétin. — Réflexionnements sur les mois. — Eclipses et marées. — Pourquoi et comment le père Peinard s'est bombardé journaliste. — Prédictionnements anarchotes de Nostradamus. — La grande canule militaire. — La Ravachole, chanson avec musique. — Histoire d'un gosse et d'un œuf rouge. — Ça viendra, poésie. — Le loup et l'agneau. — Les Bons Brigands fin-de-siècle. — Jabotage sur l'Anarchie entre Bibi et un Piston.

GRAVURES. — Couverture illustrée en couleurs. — Les saisons et les mois. — Le Père Peinard. — Capital et travail. — Les affaires, dessin de Willette. — La Patrie. — Ravachol. — Les garrottés de Xérès. — Portraits des anarchos de Chicago. — Les deux héritiers.

Prix de l'Almanach : 0,25 centimes

Pour le recevoir par la poste adresser : 0,30 cent. aux bureaux du Père Peinard, 4, bis, rue d'Orsel.

En vente chez tous les libraires et aux gares des chemins de fer.

#### AUX COPAINS ET AUX VENDEURS

*Le second tirage de l'Almanach est en train. Que les camaros qui ne reçoivent pas leurs commandes patientent huit jours.*

L'Imprimeur-Gérant : DELALE.

Imprimerie spéciale du Père Peinard, 4 bis, rue d'Orsel, Paris.



# CHANT INTERNATIONAL

Par Louise MICHEL

AIR de : WACH AM RHEIN!

Mouvement de marche

VOYBANO et ALTO

TÉNOR et BASSE

*mf*

De - bout les dam-nés de la ter-re! Les des-po-tés é - pou - van - tés, Sen-tant sous leurs pas un cra-

que, Au pas - sé se sont ac - cu - lés. Leur li - gue folle et meur-tri-è-re Vou-drait, à l'ho-ri - zon ver-meil, E

*Refrain*

tein - dre l'ar - don - te lu - mi-è-re. Quo ver - se le nou - veau soleil! De - bout, de-bout, les dam-nés de la ter - ro, Ceux

*cres. molto*

qu'on écrase en les charniers humains! Debout, debout, les forçats de misère: Unissons-nous, Latins, Slaves, Germains!

I  
 Debout les damnés de la terre!  
 Les despotes épouvantés  
 Sentant sous leurs pas un cratère,  
 Au passé se sont accablés.  
 Leur ligne folle et meurtrière  
 Voudrait à l'horizon vermeil  
 Étendre l'ardente lumière  
 Que verse le nouveau soleil.

REFRAIN

Debout, debout les damnés de la terre!  
 Ceux qu'on écrase en les charniers humains,  
 Debout, debout les forçats de misère!  
 Unissons-nous, Latins, Slaves, Germains.

II  
 Que la troisième République  
 Se prostitue au tsar pendu;  
 Qu'une foule extra lunatique  
 Adore l'exterminateur!  
 Puisqu'il faut que tout disparaisse,  
 Peu nous importe! C'est la fin,  
 Partout les peuples en détresse  
 S'éveillent se donnant la main.

III  
 Bons bourgeois que César vous garde.  
 César aux grands ou petits bras:  
 Pape, République bâtarde;  
 Les tocsins sonnent votre glas  
 Rois de l'er hideux et féroces.  
 Les faucis que vous tuez  
 Demain auront de rouges noces,  
 Tocsins, tocsins, sonnez, sonnez.

IV  
 Les potentats veulent la guerre  
 Afin d'égorger leurs troupeaux;  
 Pour cimenter chaque frontière  
 Comme on consacrait les tombeaux.  
 Mais il vient le temps d'Anarchie  
 Où dans l'immense apaisement:  
 Loups de France et de Sibérie,  
 Loups humains, joueront de sang.

